

Le Galepin

- BLEU -

n°51 - 1^{er} avril 2022



Catastrophe / Monsieur le Président

n°51 – Catastrophe(s) / Monsieur le Président...

Sommaire

David BOWGOSSE ENFIN CHEZ SOI!	3
Jacqueline PAUT MONSIEUR LE PRÉSIDENT	7
Françoise DANEL EXIT MONSIEUR LE PRÉSIDENT	8
Michel LALET MONSIEUR LE PRÉSIDENT	10
Pierre ROSSET UN COURRIER INSOLITE	12
Dominique LANGLET TOUT LE MONDE N'A PAS LA CHANCE D'AVOIR DES PARENTS COMMUNISTES	15
Philippe BLONDEAU LA MAISON BRÛLE!	16
Régine PAQUET CARNET DE SOLITUDE	17
Raphaël CABALE FAUX-PAS FATAL	20
Michel LALET CATASTROPHE	22
Hervé GOUZERH CHER PASSÉ	24
Paul FERRARIS LE REGARD DE L'ABSENCE	26
Le Gars POILDECUTEUR QUATRE STROPHES	27

ENFIN CHEZ SOI!



AUJOURD'HUI EST UN GRAND JOUR: ma voisine s'est enfin laissée inviter à prendre un café au Kiosque en face de la gare SNCF où nous sommes descendus ensemble du même train, ce vendredi soir.

Bien qu'elle paraisse toujours radieuse, sa voix laisse filtrer une pointe de mélancolie qui attise davantage ma curiosité que ses commentaires sur notre immeuble.

- ... je m'y trouve super bien... mais voilà, le loyer et les charges ne sont pas données... Et à la fin du bail, il ne me restera rien. Ah si seulement mes conditions professionnelles me permettaient d'acheter! Et vous?

Moi, moi, je continue à la regarder sans trop savoir ce qu'elle a dit; heureusement, elle poursuit sans attendre ma réponse. Elle loue, bien sûr. Des problèmes de revenu? En tout cas, rien chez elle ne laisserait supposer une préoccupation de cet ordre... Cette grâce désinvolte, ça fait même partie de son charme. Un charme fou qui continue à me fasciner. Ah oui, au fait, et moi? C'est la commodité qui m'a attiré dans cette petite ville proche de Paris où j'avais hérité d'un appartement familial que j'ai récemment revendu pour acheter un grand studio plus moderne et mieux situé, à deux pas de l'avenue boisée qui mène à la gare.

L'idéal pour un bohème associé à la gestion d'une librairie-disquerie coopérative dans le quartier animé des Halles... Collaborant aussi à quelques publications sagement *underground*, et ô combien friand des infinies ressources culturelles de la capitale!

J'avais quand même eu ma dose de tractations immobilières et de déménagements. L'immobilier, ça n'est pas une sinécure, même quand on a du bien. En fait, la vente de l'appartement couvrirait pratiquement l'achat du studio, mais l'agent immobilier qui s'était chargé des deux ventes semblait surtout préoccupé par le fait que je ne recherche pas un crédit... Au bout de trois semaines de rares visites, le commercial avait amené une nouvelle visiteuse dans l'appartement. Je leur avais ouvert à distance la porte de l'immeuble; puis ayant entrebâillé la porte palière, je les entendais monter l'escalier.

- Oui, bien sûr madame, trois étages, c'est bien haut... d'autant que dans ces immeubles déjà anciens vous ne trouverez pas le confort moderne... Enfin, vous verrez.

Et de me saluer dès l'entrée:

"Alors, ce crédit? Pas de nouvelles? Vous n'avez toujours pas cherché?"

Pas de nouvelles... des comptes-rendus de visites surtout, comme d'habitude! Je mis bientôt l'appartement en vente sur internet, car j'avais de plus en plus le sentiment que ce type n'avait pas envie de me trouver un acheteur.

Un soupçon commençait à me mettre mal à l'aise: n'ayant pas sollicité de crédit-relais, si je me trouvais dans l'impossibilité d'honorer l'achat du studio faute d'avoir vendu l'appartement, le vendeur pourrait me réclamer 10% du prix convenu en compensation de l'immobilisation de son bien. Dans

l'esprit de l'agent immobilier cette éventualité avait-elle fait naître une crainte ou bien un calcul? Chose curieuse: une autre agence proposait un bien présentant strictement les mêmes caractéristiques, avec une annonce parfaitement identique à celle du studio pour lequel j'avais signé un compromis de vente dans la première agence. Pratiquement indisponible pour faire visiter son bien, ce propriétaire se constituait-il une liste d'attente avec d'autres agences?

Drôle de soupçon, mais aussi drôle d'agent immobilier...

Mon annonce en ligne augmenta ma défiance en m'amenant rapidement les visiteurs de plusieurs autres agences locales. Le premier agent immobilier en charge des deux affaires passa de la satisfaction à la franche contrariété quand une agence concurrente me présenta un couple de retraités désireux de se rapprocher de leurs enfants installés en proche banlieue parisienne. Lorsqu'une nouvelle promesse de vente fut signée à un bon prix, je dus même rembarber sèchement cet étrange commercial dont le dépit et les récriminations déplacées devenaient insupportables.

Une semaine plus tard, le personnage devint injoignable au téléphone: suite au développement d'une épidémie virale inconnue jusque-là, l'ensemble des activités sanitaires industrielles et commerciales dites "non-essentiels" furent stoppées, et la majorité de la population se trouva "confinée" dans un étroit périmètre autour de son domicile. Bien sûr, il devenait quasiment impossible de mener des transactions dans un tel contexte, d'autant que malgré de premières mesures économiques pour dédommager partiellement les entreprises et leurs salariés privés d'activités, un certain nombre de secteurs économiques se trouvaient touchés de plein fouet par les nouvelles mesures sanitaires. Il s'avéra assez rapidement en effet que l'ensemble de la planète subissait une véritable pandémie contre laquelle les sociétés les plus modernes ne disposaient d'aucune expérience, d'aucun traitement médical curatif, d'aucun vaccin. De sévères mesures de restriction de sortie des territoires nationaux s'étendirent à l'Europe entière. De mes acheteurs, je n'eus bientôt plus aucune nouvelle: seul internet me permettait de savoir quelles règles étaient en vigueur là où ils se trouvaient. En effet, ils avaient liquidé leurs biens dans le centre de la France; et pour éviter deux mois de frais d'hôtel et de garde-meubles, ils avaient entreposé l'équipement minimum de mise en route dans une pièce disponible de mon appartement et dans la cave pour le reste, avant de rendre visite à leur famille qui pouvait les recevoir... au Monténégro.

S'ensuivit une période de pseudo-léthargie qui rendait tout projet inenvisageable. La fin de l'hiver fut interminable. Les carnets de rendez-vous ne ressortirent qu'au milieu du printemps. Je parvins à convaincre le notaire de repousser au maximum les définitives me concernant. Mes acheteurs purent regagner la France deux jours avant la date de signature prévue, et l'agent immobilier mandaté par le propriétaire du studio réapparut au moment de toucher son écot.

Les deux opérations s'enchaînèrent à l'étude notariale, et j'emménageai dans mon nouveau studio le soir-même.

Avec le retour des beaux jours, le virus parut s'évanouir comme par enchantement, ce qui ne manqua pas d'être perçu par nombre d'esprits forts comme la preuve que la prétendue pandémie consistait en une pure et simple invention des gouvernants de tout poil pour contrôler leur population en l'enfermant.

Apprenant que j'étais installé dans ce quartier dont il étudiait les caractéristiques environnementales pour une association écologiste, un collègue me demanda s'il pouvait effectuer quelques mesures dans mon studio. Pleinement satisfait de mon nouveau cadre de vie, j'acceptai candidement.

J'appris à l'occasion de cette étude scientifique qu'en raison des antennes placées au sommet de l'étage supérieur du centre culturel, mon nid douillet se trouvait en fait constamment bombardé de radio-électricité et de flux de Wifi qui rebondissaient - en s'amplifiant au-delà du supportable - à la rencontre de tous les objets et pièces métalliques présents dans mon univers quotidien.

Je pris donc le parti de remplacer le maximum de surfaces et de suspensions métalliques, me défaisant au passage d'un four et d'un canapé à ressorts, en espérant protéger un peu ma santé et en gagnant, du coup, en sérénité.

C'est à cette époque que la jeune beauté assise en face de moi en ce moment s'était installée juste au-dessus de mon studio. Le week-end, je la croisais au marché, dans les commerces ou dans l'immeuble.

J'avais acheté, dans un double objectif de propreté et de décoration, un paillason coloré et orné d'un message de bienvenue. Un matin, je constatai qu'il avait été déplacé, et posé devant la porte palière d'un voisin de l'étage. Naïvement, je ramenai le tapis devant ma porte. Cette fois, il disparut définitivement, après que le personnage qui logeait derrière l'autre porte palière fut expulsé du logement prêté par une association du quartier pour avoir entraîné des mineurs à venir chez lui consommer alcools et stupéfiants.

Conséquemment, l'environnement devint également moins bruyant, car contrairement à ce que j'avais redouté certains soirs après mon installation, l'écho des concerts organisés au centre culturel associatif du quartier ne parvenait pas jusqu'à l'intérieur de l'immeuble. L'écho des soirées de l'énergumène, si.

L'ancien voisin tenta bien de revenir au pied du bâtiment avec une sono portative et une bande d'excités respirant du gaz hilarant dans des ballons d'enfants en plastique, mais un déploiement de policiers courtois et suréquipés façon RoboCop, découragea durablement ses velléités de nuisances. Je me fis la réflexion que je devais avoir des voisins bien influents pour que notre qualité de vie soit ainsi protégée. J'en éprouvai un vif soulagement car j'étais d'un naturel casanier, et je redoutais d'avoir à rechercher un nouveau havre de paix, ou de devoir encore m'accoutumer à un nouveau cadre de vie.

J'essayai de plaisanter sur cet heureux dénouement avec ma discrète voisine qui sembla ne rien entendre, et disparut en invoquant une obligation urgente. Mais c'était bientôt la fin de la semaine, et je pensais la retrouver certainement plus détendue dans l'ascenseur ou dans la rue les jours suivants.

D'autant qu'avec elle, toujours réservée, mais absolument charmante, on se rendait souvent des petits services. Nous nous étions même découvert des goûts communs en fréquentant les mêmes allées de la médiathèque. Par contre, elle semblait porter un intérêt particulier à l'histoire et au droit. À présent, je la rencontrais même pendant la semaine dans le train de Paris. Elle était toujours vêtue avec une élégante discrétion, mais de façon moins stricte et plus colorée. Même sa coupe de cheveux très chic osait davantage de volume et une frange un peu plus longue. Toujours gracieuse, elle paraissait plus détendue. Plus assurée, peut-être aussi, car on sentait derrière sa réserve naturelle une ferme volonté de suivre la voie et l'horaire qu'elle s'était fixés. Toujours avenante, mais une allure folle!

Depuis que j'avais vendu l'appartement hérité, je ne payais plus de taxes foncières, ce qui me parut si insolite, lorsque je m'en aperçus, que je pris rendez-vous à l'Hôtel des impôts pour m'en ouvrir à un agent du fisc. Je me rendis vite compte qu'à ses yeux ma démarche entreprise de bonne foi se révélait trop tardive pour pouvoir impunément jouir d'une apparence de respectabilité. "N'oubliez pas, me fit encore remarquer l'agent circonspect alors que je prenais congé, que vous avez été de nombreux mois sans acquitter votre dû, alors que nos services se trouvent en face de la mairie où vous ou votre notaire avez forcément demandé des documents indispensables à vos opérations immobilières dans la commune, l'année passée!"

Lui demander innocemment si les agents du fisc traversaient souvent la rue constitua la seule petite jouissance de ma démarche de régularisation fiscale. Parce que des fonctionnaires comme ça, vous avez beau être le plus casanier des contribuables, ils vous ôteraient le goût d'être propriétaire!

"Vraiment certains propriétaires louent n'importe quoi! Figurez-vous que mes parents avaient loué

pour une semaine au bord de la mer. Eh bien on n'était pas plus tôt installés que ma mère a découvert - en plus des patates germées dans le frigo - que le four n'avait pas été nettoyé, c'était répu- gnant! Mon père, lui, en ouvrant l'eau, avait provoqué une fuite qui s'est étendue ensuite sur le lino de la cuisine et des chambres... J'ai passé le premier après-midi de ce naufrage allongée sur mon lit, en me racontant que je descendais un cours d'eau inconnu sur un bateau pneumatique!"

J'émerge de mes ruminations, sans en avoir l'air. J'imagine que j'avais continué à la dévorer des yeux. Encore indignée par le souvenir de ses déboires locatifs, elle est si belle, en vérité!

Puis sa voix se pose sous l'effet du calme qui revient: "Du coup, mes parents ne m'ont plus jamais emmenée passer des vacances pourries à la mer! J'emploie volontairement leurs propres termes..." Son sourire quand elle me regarde m'inspire une formule d'acquiescement un peu convenue:

"Sans doute voulaient-ils ainsi vous éviter d'autres pénibles tribulations..."

Pourtant, moi je n'ai qu'une envie, c'est de l'entraîner tout un week-end à la mer. Ah, marcher près de cette sirène vêtue pour une fois d'un ensemble en jean, d'un tee-shirt vivement coloré et chaussée de mocassins! Je me jette à l'eau: "Quand le temps s'y prête, moi je vais volontiers flâner un dimanche au Tréport ou sur la côte d'Opale. Si vous voulez prendre votre revanche, je vous emmène..."

Je sens qu'elle hésite. "J'ai encore un dossier à traiter d'ici lundi..." Son minois désappointé m'apparaît encore plus émouvant. La mélancolie aussi lui va bien. Ah ce teint! Et ses yeux! Je la suivrais au bout du monde! Mon désir prend une tendre tournure: "Vous travaillerez plus efficacement après une promenade iodée. Vous verrez, le vent fait mieux circuler les idées! Au fait, sur quoi travaillez-vous?"

"Je travaille actuellement à Paris dans un ministère, comme attachée d'administration. J'ai récemment fait un stage à la préfecture. C'était une expérience indispensable pour le dossier d'admission à la charge que je vise depuis la fin de ma formation! Vous emmèneriez à la mer une future sous-préfète?"

Démonté, je tarde un peu à répondre, et je vois son sourire malicieux se teinter progressivement d'une ironie moqueuse.

Je ne peux que prendre le parti d'en rire: "Future sous-préfète, voilà une vocation qui déménage!"

"Vous ne croyez pas si bien dire!" commente-t-elle, soudain sérieuse.

Mais si, mais si... Un vieux copain de prépa a épousé une énarque devenue préfète: tous les deux ans son épouse doit exercer sa charge dans un nouveau département! L'horreur! Finalement, je crois qu'il sera plus raisonnable d'en finir avec ce dossier et de reporter la sortie à la mer..." conclut ma demoiselle Chopinet.

"Vous avez raison: votre avenir d'abord!"

Et j'étouffe un lâche soupir de soulagement, avant de regagner ma douillette garçonnière.



MONSIEUR LE PRÉSIDENT...

« Monsieur le Président,

« Pardonnez mon audace. J'ai 74 ans et m'adresse à vous en simple citoyenne. Pour ma part, je suis très heureuse de votre gestion de la France, tant sur le plan économique que pour la crise de la Covid-19. J'ai voté pour vous en 2017 pour les deux tours, et si vous vous présentez en 2022, ce dont je ne doute pas, soyez assuré de mon vote pour vous.

« Cependant, je fais partie des Zumos (Les Humoristes Lyonnais). En gardant la pure tradition des chansonniers, nous aimons nous moquer gentiment du gouvernement, quel qu'il soit, juste pour rire un peu. Aussi, je me permets de vous envoyer un petit texte que j'ai écrit il y a quelques mois :



La fable du président

Maître Macron à la barre perché
Avait prise de bec et en fait un fromage
répétant aux Français par l'argent alléchés
qu'il entend désormais leur langage.
Eh, bonjour Monsieur de Macron !
Nous sommes tous chômeurs, nous n'avons plus un rond !
Sans rougir, si votre ramage
Se rapporte à votre sondage
Ce sont de vrais Phénix, les hôtes de vos lois.
Le jeune président ne se sent plus de joie.
Et pour cueillir toutes ces voix
Ouvrant son large bec, comme un oiseau de proie,
Examine la chose et dit aux électeurs :
« Apprenez que toute faveur
aux dépens de l'État sur notre dos vous coûte. »
Cette leçon vaut moins qu'un suffrage, sans doute.
Le Français berné et confus
Jura mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus.



« Je ne pense pas que ces propos soient injurieux et espère qu'on voudra bien vous les transmettre. Vous avez le sens de l'humour, Monsieur le Président, j'en suis certaine, et vous prendrez cette fable avec sourire et indulgence pour une mamie de 74 ans qui aime s'amuser un peu.

« Je vous assure, Monsieur le Président, de ma haute considération. »

*J'ai envoyé cette lettre directement à Monsieur Macron le 21 juin 2021 (franchise postale)
Je n'ai jamais eu de réponse.....*

EXIT MONSIEUR LE PRÉSIDENT



La campagne présidentielle bat son plein ou plutôt son trop-plein de vacuités. Les candidats sillonnent, arpentent, creusent la campagne hexagonale à la recherche de vrais gens à convaincre : "rendez-vous aux urnes, faites-nous confiance". L'exercice requiert persuasion, perspicacité et filouterie, des qualités inhérentes à la fonction politique.

Les militants de base se font de plus en plus rares, ils sont tatillons et, à la moindre anicroche, ils se défont de leur carte et laissent en plan leur leader. Manque de considération, voilà leur revendication : ils ne veulent plus simplement être traités comme des bras et des jambes, sans tête et sans réflexion à qui on pourrait faire ingurgiter le discours du parti ainsi que des éléments de langage à divulguer. Ils ne veulent plus être gavés comme des palmipèdes. Ils veulent faire entendre leur voix et faire poids dans les décisions.

Cette fronde monte en puissance tant à droite - enfin surtout à droite - qu'à gauche et, sans aucune concertation, les adhérents de toute obédience ont le même ressentiment envers leur appareil. Partout ça gronde dans les soubassements libéraux, socialistes ou populistes. Mais les états-majors se soucient de leur propre parole et restent sourds à leur base.

C'est à la REM que les mécontents sont les plus nombreux : ils se sentent comme des filets de merlan, roulés dans la farine, prêts à passer, non pas sur le grill, mais à la poêle fumante. Le complot naît de la frustration de trois trentenaires, purs produits de la start-up nation. Comme ils en connaissent les arcanes, ils noyautent le système de sécurité du palais afin d'accéder directement à EM. Les trois perfides se font passer pour émissaires ukrainiens en mission secrète. Ils fixent un rendez-vous dans les jardins de l'Élysée. EM, qui veut briller en diplomatie, s'y rend incognito avec son chien. Une envie pressante ! Une seringue hypodermique. Un poison violent indécélable dans le piston. Une piqûre insignifiante à la base du cou. EM s'écroule. Quelques tremblements. C'est fini. Mandat unique !

Chez les LR, VP ne fait pas l'unanimité dans son camp. Les traîtres sourires cachent les couteaux dissimulés dans les manches. Mieux vaut faire face que de montrer sa faiblesse. Elle accumule contre elle les rancunes. Elle enchaîne les meetings et, alors qu'elle sort de l'un d'entre eux, galvanisée, elle avale trois canapés et un trait d'eau gazeuse. Elle décède durant son sommeil. Le caviar avarié a encore fait des ravages !

EZ, mécontent de sa chute dans les sondages, décide de jouer un grand coup. On le filme dans un clip sensé regonfler les troupes, attestant de sa virilité et dégoulinant de testostérone. Poursuivi par

une horde d'hommes basanés, il sort une arme et menace ses assaillants. Ils ripostent. EZ s'effondre, mortellement touché. Faut pas jouer avec les pistolets!

MLP, en verve, flatte les militants de la cause animale ou les ruraux ou les agriculteurs, c'est selon. On ratisse large... Alors qu'elle visite une ferme jurassienne, elle se fait encorner par une belle montbéliarde. Malgré l'intervention rapide des secours, MLP s'éteint au seuil de la gloire nationale, en bas des marches suprêmes du pouvoir où elle se voyait déjà. Fumiers de culs-terreux!

JLM, à force d'utiliser les hologrammes dans ses meetings, en a fait les frais. On l'a retrouvé étouffé dans ses propres spectres dans sa loge. Quelle fin tragique!

YJ, quant à lui, adepte des motricités douces mais piètre cycliste, chute sur la chaussée. Son crâne heurte le trottoir. Fatale déconvenue!

Dans les états-majors, c'est la panique. Faut-il communiquer sur les décès de leur champion ou les dissimuler? Les candidats les mieux placés dans les sondages sont tous morts le même jour, comme quoi ils avaient des points communs...

À l'heure des réseaux sociaux, les informations, mêmes camouflées, se bousculent et inondent la toile et les JT. Quant aux autres candidats, plutôt que de profiter de l'aubaine du retrait forcé de leurs adversaires, ils décident d'un commun accord, de jeter l'éponge et de se mettre au vert. Ils retirent tous leur candidature!

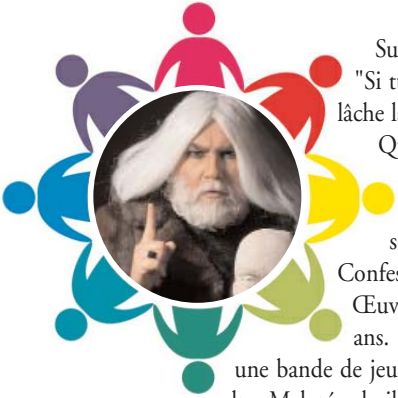
À dix jours de l'élection, plus personne ne brigue le mandat national!

Quelle première!

Catastrophe?



MONSIEUR LE PRÉSIDENT



Suzette m'a dit sur un ton où perçait un certain agacement : "Si tu veux faire du travail utile chez les Amis du Gai Potager, lâche la présidence du Comité des Carottes Cuites."

Quelle idée! Bien entendu, il est notoire qu'il y a des dissensions entre les deux associations, mais pas plus qu'à l'ordinaire. Le Gai Potager a été créé sur une initiative menée en sous-main par l'ancien président de l'Amicale Anticonfessionnelle Post Laïque émanant du Groupement des Œuvres Républicaines que j'ai moi-même présidé durant sept ans. Mais évidemment elle a été immédiatement investie par

une bande de jeunes écolos-gauchistes plus ou moins difficiles à comprendre. Malgré cela il ne faut pas exagérer: ils partagent les mêmes locaux, en

principe dévolu au groupement des Amis du Bon Sens Rural, où j'ai un certain poids, et je vois bien que leur cohabitation se passe au mieux tant que j'assurerai ce lien entre elles. J'ai donc répondu à Suzette que j'étais obligé de garder la présidence de l'une et de l'autre! C'est une lourde tâche évidemment mais il faut bien que quelqu'un s'y colle! Ce sont mes amis du Cercle Intercommunal que j'ai présidé pour la première fois il y a plus de dix ans qui m'avaient amicalement poussé à briguer de nouveau le poste. Ils suspectaient le baltringue qui m'avait succédé pour un bref intérim d'avoir des visées un peu trop ostensibles sur la Ligue des Jardins qui est un indéniable tremplin de pouvoir puisqu'il donne directement accès à la fédération régionale où pas mal de problèmes spécifiques sont créés afin de permettre, dans un second temps, à des petits malins de les résoudre avec brio au plan local.

Quand la tournure que prenait le Comité des Commémorations a commencé à inquiéter les anciens, j'ai donc présenté ma candidature à la présidence des Bons Servants de l'Évêché. Mais il faut insister sur un point: je ne l'ai fait que dans une volonté d'apaisement. Une initiative que le diocèse a soutenue comme un seul homme et que l'évêque soi-même a applaudie. Il fallait une personne comme moi, capable de faire le lien entre les excès laïcards des uns et les tentations largement congréganistes des autres. Et puis, les gens du diocèse avaient idée qu'en s'assurant de mon entregent, ils auraient plus facilement accès aux subventions du département qui leur permettraient de lancer la première tranche de travaux sur les bâtiments conventuels. Ce n'est pas très logique en apparence, sinon que les choses sont tout de même assez liées en raison du rôle que joue la Communauté d'Agglomération dans cette affaire. Pour les subventions, on n'y est pas encore, mais tant qu'ils pensent que je peux aider, ma réélection et la paix qui va avec sont assurées pour plusieurs années.

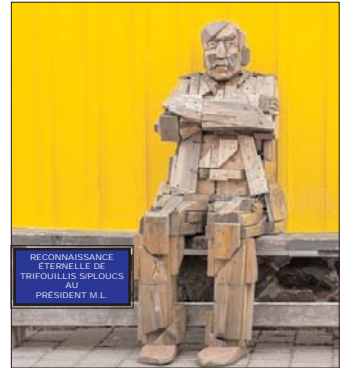
J'admets que Suzette n'a pas complètement tort car c'est un problème plus épineux avec les Amis du Gai Potager. Il s'agit là d'une sorte de regroupement d'écolos gauchistes qui selon moi ont créé cette association dans le seul but de faire pièce au Comité des Carottes Cuites, majoritairement investi par les agriculteurs-épandeurs dont ces écolos veulent tout simplement la mort. Sans compter qu'à cette occasion de vieilles querelles remontant à trois générations, époque où les pesticides n'existaient pas encore, ont refait surface. J'ai donc dit à Suzette que je n'avais pas le choix.

Au-delà de ces détails, je m'attends à la même difficulté: il y a de plus en plus d'associations et de

moins en moins de bénévoles! C'est le mal du siècle. Dans notre village de 542 habitants, nous avons trente-cinq associations et on ne peut pas dire qu'elles fonctionnent toutes avec la même énergie que celle dont témoigne en ce moment le Gai Potager. Suzette a ajouté que, puisque je préside vingt-neuf d'entre elles, ce serait sans doute astucieux d'en fusionner quelques-unes! C'est là où l'on voit que ma femme ne comprend rien à ces questions. Fusionner, c'est perdre en diversité. Moi, je suis un Républicain convaincu et je sais que la diversité est une chose précieuse qu'il faut soigneusement entretenir. Et puis fusionner, c'est regrouper, consolider et prendre le risque que l'une d'entre elles deviennent trop puissante et empêche toute expression alternative. Mon esprit républicain se recroqueville d'effroi devant une telle perspective!

Suzette m'aide à visser ma cravate bleue, celle que je porte pour les inaugurations complexes et les soirées controversées. Les Carottes Cuites organisent ce soir leur fête annuelle de la Choucroute Consensuelle et plusieurs activistes des Amis du Gai Potager ont annoncé qu'ils s'y présenteraient dans un esprit de contestation. Le discours que je dois prononcer tiendra compte de la difficulté.

Suzette me dit parfois: "Germain, mon chéri, tu devrais faire de la politique!" C'est là qu'on voit bien que les femmes ne comprennent rien à ces choses. Je ne fais pas de politique moi: je me dévoue pour le bien commun! C'est très différent.



Statue érigée au printemps 2022
sur le banc public de Trifouillis s/Ploucs

UN COURRIER INSOLITE



oiseaux. Les jours d'été il y restait plus longtemps profitant de la fraîcheur de la fin de journée. De temps en temps son copain Marcel (qu'il appelait Moustache) venait y partager détente, casse-croûte et rouge. Ce moment



Il vivait heureux depuis sa retraite et profitait de son petit jardin. Il avait installé un coin de repos construit avec des palettes de récupération. Une vieille chaise longue suffisamment confortable pour y faire la sieste les jours de beau temps s'y reposait. C'est là aussi qu'il saucissonnait avec un verre de rouge en écoutant les oiseaux. Les jours d'été il y restait plus longtemps profitant de la fraîcheur de la fin de journée. De temps en temps son copain Marcel (qu'il appelait Moustache) venait y partager détente, casse-croûte et rouge. Ce moment était assez régulier et de ce fait précieux. Ils y jouaient aussi aux cartes, parlaient de choses et d'autres et refaisaient le monde. Heureux donc, mais un jour son voisin - avec lequel il n'avait jamais eu de problèmes (sauf quand son chat venait uriner sur ses tulipes ou grattait ses nouvelles plantations) - meurt.



Pendant plusieurs mois, il ne se passa rien, hormis le chat qui ne venait plus. Il ne le disait pas mais il était content pour ses fleurs... Jusqu'au jour où, sous un ciel nuageux, de nouveaux voisins s'installèrent. Ils avaient quitté la ville pour vivre à la campagne. Les jours passèrent, sans ennui. et il était toujours heureux.

Une lettre reçue un vendredi matin allait perturber sa vie. Ses nouveaux voisins l'informaient de ne pas s'inquiéter du bruit ces prochains jours car ils attendaient que l'on vienne couper un arbre qui leur faisait de l'ombre. Un arbre! Son arbre... Son ombre, sa tranquillité, sa sieste... Une catastrophe!...

Alors il prit une importante décision. Il allait, comme beaucoup (Marcel lui avait fait lire un article à ce sujet dans le quotidien local), écrire au Résident.

Il décida d'attendre le lendemain pour mettre sa décision en œuvre. Après une nuit agitée il se mit au travail.



Papier (avec des lignes pour écrire bien droit), plume et encre dans les mains, assis sur le tabouret de sa cuisine, la langue légèrement tirée par la concentration et sa casquette sur la tête il commença ce qui pour lui était une démarche salutaire.

Le lecteur trouvera ci-dessous le fruit de cette dernière...

Chez moi, le 1^{er} avril 2022.

*À Monsieur Le Résident
Élisez-moi, la République, Paris.*

Monsieur Le Résident,

Je vous écris une lettre pour vous demander de me recevoir (pas le jeudi après-midi, je vais à la pêche avec mon copain Marcel) car j'ai beaucoup de choses à vous dire. Les écrire serait trop long et trop lourd dans



l'enveloppe vu que le timbre a beaucoup augmenté.

Pour ne pas vous créer de dépenses supplémentaires je joins dans l'enveloppe un timbre de Marianne.

J'espère que cette lettre ne restera pas sans réponse comme celle que Marcel vous avait adressée en 2017.

J'ai beaucoup de compétences et je sais lire, écrire et compter. L'on dit que je suis de bon conseil, notamment quand il s'agit de couper les cheveux ou de tailler les

rosiers en brosse.

Je sais conjuguer au présent et au futur mais j'ai du mal avec le participe passé. Quant à l'imparfait, (je ne l'aime pas beaucoup) celui-ci est pour moi trop imprécis.

Je sais que vous êtes fort occupé en ce moment, mais trois heures pour vous expliquer dans le détail ce que j'ai à vous dire seront bien suffisantes.

Afin que vous puissiez déjà réfléchir à mon problème je vous donne la raison profonde de mon courrier. En quelques mots il s'agit, notamment, d'un conflit de voisinage. Mon voisin veut couper un arbre qui, quand il y a du soleil, me fait de l'omb-

re et je ne suis pas du tout d'accord.

Voilà, ma question est assez simple: que feriez-vous à ma place? Dois-je laisser faire, porter plainte ou planter un arbre sur mon terrain? Comme vous le voyez c'est un choix compliqué... L'on m'a dit que vous aussi étiez de bon conseil, alors je pense que vous pouvez m'aider.

Dans l'attente de votre réponse,

Avec mes sentiments bien décidés,

Pierre Du Rand.



PS: il y a une promotion sur les arbres en ce moment à la Jardinerie proche de chez moi, une réponse rapide de votre part, serait la bienvenue.

Le 3 avril.

C'est, samedi, 10 heures 22 minutes et quelques secondes. L'on sonne avec insistance à la porte de son domicile. C'est le facteur. Il ramène la lettre et demande le supplément majoré pour affranchissement insuffisant.

Sur la lettre revenue est écrite la formule suivante "N'habite pas à l'adresse indiquée".

Alors avec beaucoup de précaution il sort la Marianne rouge (plus chère que la verte et soi-disant plus rapide) et le courrier de l'enveloppe, met celui-ci (il ne change pas la date mais ajoute "rappel") dans une autre enveloppe, colle le timbre dessus et la ferme.

Il n'oublie pas d'inscrire son nom, celui de sa rue, le numéro et le nom de son village: Pierre Du Rang, 14 rue courte, Toutenlong, (là il hésite, le code postal est oublié) Oise. Il prend aussi le soin de préciser "à côté de la boucherie au rideau blanc avec des points noirs".

Après réflexion, à l'encre bleue toujours avec sa plume Sergent Major, il écrit la nouvelle adresse: "Monsieur P., résident à l'adresse indiquée: Place à la république, Paris". Dans le coin gauche à l'encre rouge il ajoute "En cas d'absence, faire suivre, SVP".

Ainsi satisfait, il sort en chaussons, la casquette sur la tête, le bâton - qui lui sert de canne (depuis qu'il est tombé en sortant en courant du commissariat) - à la main, il parcourt les quatre-vingt-douze mètres cinquante trois (il a mesuré un jour la distance) qui le séparent de la boîte postale et laisse tomber sa lettre dans celle-ci... au moment précis où la cloche de l'église sonne, avec cinq minutes d'avance, les dix heures.

Épilogue - Après le 10 avril, après le 24 avril, il espérait encore avoir une réponse. Car sa lettre n'était pas revenue. Le temps passait et les beaux jours finirent par arriver. Le soleil se vengeait de l'ombre. Désespéré il abandonna l'idée d'avoir une réponse. Alors pour remplacer l'arbre bienfaiteur il acheta et installa un grand parasol qui, les mauvais jours, lui servait aussi de parapluie.

Depuis, ses habitudes retrouvées, casquette sur la tête, allongé sur sa chaise longue il refaisait quelquefois, avec Marcel et Colette (sa récente compagne), le monde. Finalement se dira-t-il un jour ensoleillé au début de l'automne, j'ai toujours de l'ombre mais plus de feuilles à ramasser...

Un jour, ses voisins partirent. D'autres arrivèrent, sans chat mais avec un chien aboyant régulièrement. Incidemment il sut que ceux-ci allaient planter un figuier.

Dans les arbres du village, les oiseaux chantaient. Plus loin, dans la cour d'une ferme un coq déboussolé leur donnait la réplique.

Il ne les entendait pas beaucoup, il avait mis du coton dans ses oreilles.

L'idée lui vint un jour d'aboiements intempestifs, celle de devoir écrire une nouvelle lettre au Référent... Mais là, vous vous en doutez, c'est une autre histoire.



TOUT LE MONDE N'A PAS LA CHANCE D'AVOIR DES PARENTS COMMUNISTES



Ma mère avait déplié le papier bleu, ses doigts tremblaient...

Notre père se battait en Algérie, une sale guerre et une guerre sale, disait maman, qui ne croyait pas au slogan gaulliste "Perdre l'Algérie, c'est perdre la France!" "Tout ça, c'est des conneries!" Ses yeux bleus étincelaient. À l'heure de la soupe, quand la radio commentait les exploits de l'armée française dans le bled, ses gestes se faisaient brusques, elle nous servait en serrant les dents. Je n'étais alors qu'une petite fille. Avec moi elle se montrait tendre et attentive. Mais je ressentais la violence de sa colère, et aujourd'hui encore, toute guerre, où qu'elle se passe dans le monde, fait lever en moi ce refus

qu'elle m'a inoculé.

Non que maman fût uniquement guidée par la peur de perdre son jeune époux. C'était aussi, et surtout, une militante pure et dure, fille d'un anarchiste espagnol qui lui avait légué sa rage. Elle se fâchait facilement, dès lors qu'une minuscule injustice était commise, et bouffait du curé à tous les repas. Un jour que ma cousine avait demandé pourquoi nous n'allions pas à l'église, elle avait répliqué vivement, en torchonnant à grands coups un évier déjà propre: "Les églises, elles sont bâties avec le sang du peuple!"

Les autres familles de notre rue très bourgeoise en avaient je crois un peu peur: souriante et très belle, elle marchait droite, sans dévier de son chemin, et regardait chacun dans les yeux. On sentait bien que cette femme-là était inflexible.

Elle ne faisait pas mystère de ses opinions. Souvent venaient à la maison des camarades chargés de tracts, ou de journaux à vendre dans la rue. Maman les accueillait avec sérieux et efficacité, une reine en pantoufles et tablier à carreaux. Ils restaient à discuter, j'entendais des mots graves, j'étais ravie. Le dimanche, on retrouvait maman sur le marché, œuvrant pour la paix au lieu d'acheter ses poireaux comme tout le monde. J'étais partagée entre la fierté d'avoir une mère exceptionnelle et la honte de n'être pas conforme.

Un matin, donc, le télégramme arriva. Nous étions au jardin, dans les odeurs de glycine, il faisait un printemps de rêve. La cloche du portail avait retenti, le facteur avait sans mot dire tendu à ma mère un petit rectangle bleu clair. Je la vis se glacer. Elle m'appela près d'elle, m'entoura de ses bras, toute pâle. Je sentais son eau de Cologne. Elle ouvrit le télégramme, puis dit d'une voix atone que je ne lui connaissais pas: "Papa est démobilisé, il va rentrer".

Après quoi elle s'effondra doucement dans l'herbe.



LA MAISON BRÛLE!



Comme adoucie par son semblant de diminutif féminin, la planète mérite notre attention et toute notre tendresse. Pareille à un nid délicat, la voici fragile et menacée.

Effrayés par notre pouvoir d'autodestruction, nous avons ramené le monde à la dimension d'une modeste demeure qui nous rend plus sensible la conscience inquiétante et rassurante à la fois de notre culpabilité.

Pauvre petite chose désormais, la planète a grand besoin de nous. Aussi requiert-elle des soins particuliers, qui la rendraient plus clémente et confortable. En bons bricoleurs de l'univers, nous devons boucher les fuites, colmater les fissures, réparer les circuits défaillants, régler le chauffage, arroser les plates-bandes.

Il convient donc de savoir ce qui est bon pour la planète, devenue le domaine privatif d'une humanité pléthorique mais théoriquement familiale, dont nous sommes les propriétaires auto-proclamés, garants du précieux héritage que nous destinons à nos petits-enfants (supposant avec une naïveté teintée d'orgueil que leur planète ne sera jamais que la nôtre).

Mais attention, il faut faire vite car, faute de réparations immédiates, demain nos enfants paieront. Il faut faire vite car la maison brûle, et elle brûle depuis longtemps; la maison brûle et nous regardons ailleurs. Nous ignorons la catastrophe avec une superbe indifférence. C'est que nous enseignent les collapsologues, en détresse, et que prône Sainte-Greta (des tresses également).

Il faut donc tirer la sonnette d'alarme. C'est ce que font les maîtres-sonneurs régulièrement invités à faire retentir leurs très officielles sonneries. Par malheur ou par chance, les sirènes se sont muées en clochettes médiatiques tout justes bonnes à guider processions d'orants et nuées de petits colibris...

Tout autant que par sa petitesse, sommes-nous émus par la rotondité de la planète, qui la rend mouvante, instable et éphémère? Au temps des euphémismes et des métonymies, elle est devenue le nom d'un futur incertain mais sensible. La voici élevée au rang de concept - donc d'idée monnayable. Elle rend visible notre déroute à venir et donne à nos angoisses une forme acceptable.

Mais comparaison n'est pas raison. Notre rapport au monde résumé en des préoccupations de propriétaire petit-bourgeois peut faire sourire les esprits les plus religieux et les plus scientifiques. Pour les premiers nous ne sommes que poussière dans la main d'un Dieu qui seul décidera de notre fin ou de notre rédemption; pour les seconds l'accident impossible est toujours possible: une météorite géante, un virus devenu définitivement incontrôlable, une bombe lâchée par un dictateur distrait...

La planète est signe tout à la fois de notre orgueil et de notre impuissance. Nourris de discours mondialistes nous nous pensons responsables et maîtres de la catastrophe imminente mais la planète nous échappe par tous les bouts. La planète est ronde et roule seule à sa guise vers le grand chambardement, la catastrophe environnementale qui nous sauvera peut-être seule du grand désastre numérique...

Planète



CARNET DE SOLITUDE



7 octobre

Sept jours que je suis ici. Aujourd'hui pour la première fois, la journée durant, il a plu. Le ciel et l'océan ont scellé leur union.

8 octobre

Six heures. Éveil gorgé de l'hélium du désir.

9 octobre

Épuisement. J'ai lavé les 190 marches à genoux comme un pèlerin repentant.

10 octobre

La mouette à l'œil unique est revenue se percher sur les pierres de la rambarde. J'aime me la représenter un bandeau de corsaire sur son œil mort.

11 octobre

Temps calme. L'océan repose ses muscles de titan.

12 octobre

Sous la tiédeur du soleil le phare et moi avons ronronné de plaisir dans la langueur des heures.

13 octobre

Un unique navire à l'horizon a tracé sa ligne entre ciel et mer. Un microscopique nuage de chaleur l'a accompagné, blanc ballon échappé des mains d'un enfant.

14 octobre

L'œil du phare a des reflets d'or sur ses vitres lavées de frais. Mes bras, mes poignets et mes mains ont des trajets de feu suite aux gestes répétés.

15 octobre

Sur le chemin de ronde trois mouettes fracassées, les yeux clos. Je n'ai pas osé soulever leurs paupières.

16 octobre

Vrai jour de marché maritime! Des embarcations de toutes couleurs et tailles ont croisé au large de mon îlot.

17 octobre

Ce soir, l'océan fronce ses sourcils d'écume. Je hume la tempête.



18 octobre

Nuit d'épouvante. Nuit de merveille. Le phare et moi étions l'enjeu d'un combat sans merci. Il en restera des traces.

19, 20 et 21 octobre

Passé le plus clair de mon temps à soigner les blessures du phare de bas en haut, de haut en bas. La plus importante à sa base: la porte d'entrée lézardée, comme si l'ouragan l'avait forcée à coups de bélier. Ai dû éponger l'inondation du rez-de chaussée. Je bois mon premier verre d'alcool du mois: du vieux rhum arrangé, cadeau de mon frère. À ta santé frérot!

22 octobre

Découverte des dernières plaies du phare à panser.

23 octobre

Repos. Repos. Sommeil et peinture alternant. La mouette borgne aquarellée protégera désormais mon sommeil. À défaut de la photographie d'une femme aimée.

24 octobre

Sous l'œil peint de ma mouette au réveil ma main a paressé longtemps sur mon sexe.

25 octobre

Mes oreilles tintent encore du remue-ménage de la journée: corne d'appel du bateau de ravitaillement, voix rudes des marins, surtout celle de Georges colportant les nouvelles du port, chocs métalliques des boîtes de conserve, tintements des pots de verre, froissement d'une lettre de ma mère glissée fermée dans ce carnet. Je suis ce soir un monument en péril ouvert à tous les vents.

26 octobre

Coupé mes ongles de pieds et de mains. Petits bouts de lune offerts ensuite à l'océan.

27 octobre

Ma volonté de pêcher s'est heurtée au pied du phare à deux cormorans à l'envol brisé. J'ai remis mon matériel.

28 octobre

Rêve de ma mère lavant le linge sale de mon petit frère au beau milieu de l'océan. Trop occupée dans sa tâche, elle ne m'entendait pas crier son prénom. Les vêtements propres flottaient sur l'eau comme des feuilles mortes. Des mouettes silencieuses les cueillaient au passage avant de s'enfuir vers le large. En vain, je guettais la trace de la chemise préférée des dix ans de mon frère.

29 octobre

Grisaille. Griffures du cœur. Graines de détresse. Mon oreiller a été ma bouée de sauvetage pour la traversée de la nuit.

30 octobre

J'ai enfin réussi à ouvrir la lettre de ma mère. Elle ne me donne aucune nouvelle de mon frère.



31 octobre

Vérification totale des feux du phare. L'épuisement m'accorde mon deuxième verre de rhum. Où que tu sois frérot, à ta santé!

1^{er} novembre

Broderie sur l'océan : les sauts d'un banc de dauphins. J'ai revu ma mère festonnant de guirlandes de fleurs la nappe bleue de nos dimanches.

2 novembre

Insomnie encore. Mes muscles refusent de lâcher prise. Pour les punir je leur ai fait monter et descendre dix fois les 190 marches du phare.

3 novembre

Désir de rester désir de partir se disputent en moi.

4 novembre

Soulagement. La mouette borgne est revenue manger dans ma main. J'aurais aimé qu'elle ne s'envole pas.

5 novembre

Dans quinze jours, retour au port. Depuis mon arrivée, chaque soir je trace une croix sur le calendrier. À l'approche de la dernière, ma main hésite et tremble chaque jour un peu plus.



FAUX-PAS FATAL



C'est un carroussel de projecteurs, ombres, lumières, chaudes couleurs tropicales qui ruissellent sur les couples de danseurs. L'orchestre qui voulait chauffer la salle s'est lancé dans une *samba rock* déchaînée. Le morceau prend fin brusquement et les couples s'immobilisent, les uns après les autres, dans la lumière crue de la piste qui se vide. Puis la clarté baisse à nouveau et la tonalité plaintive de l'accordéon tisse ses volutes sur le rythme ternaire des basses. Deux couples se forment déjà pour un tango lancinant.

Eux étaient restés au bord de la piste précédemment bondée de *zumbistes*. Elle est blonde, grande, élancée dans sa robe noire fendue. Il porte un pantalon noir qui le mincit, et un gilet noir sur une chemise blanche carrée aux épaules. Il s'approche d'elle qui était restée en arrière de ses amies, et

l'invite à danser. D'abord hésitants, leurs déplacements s'enchaînent, leurs mouvements s'épousent. Il l'incline vers lui pour une *volcada* et leurs têtes se frôlent, bandeau et chignon vénitiens contre visage à la peau sombre et aux boucles crépues. Puis elle se dégage par une *salida* et termine sa *media-luna* par un cercle de sa jambe libre pour le compas du *planeo*. On ne regarde plus qu'eux dont les pas virevoltent dans leurs sensuelles *sacadas*. Guidée par un partenaire expérimenté, la danseuse semble aimantée par lui. L'éclat de son sourire et de ses yeux turquoise expriment un plaisir apaisé et intense. C'est l'improbable harmonie du jour et de la nuit, de la glace et du feu, du Sud et du Nord, de Maria et Roméo, de Tony et Juliette, de Bernstein et Prokofiev. Après l'avoir fait tourner loin de lui, puis tout contre lui avec le ressort de son bras, il la renverse en arrière. Elle redresse sa haute taille et le repousse, les mains plaquées aux épaules. Les voici face à face. Il paraît jeter un regard enflammé dans ses yeux aigue-marine, puis s'agenouille devant elle pour la faire lentement tourner autour de lui sur le rayon de son bras tendu. Il se redresse et cerne de ses deux paumes l'ovale du visage rosissant qu'il fixe à présent d'un regard d'enfant émerveillé. Déposera-t-il sur ce front captif un baiser? Dans la lumière devenue plus intense, une centaine de pupilles encore dilatées par l'intérêt ou la curiosité fixent les pommettes devenues écarlates de la danseuse, alors que son cavalier lui tient encore la main. La musique s'est éteinte et L4on n'entend pas un bruit dans l'assistance qui ne perd pas une miette de cette rencontre magique.

Mais déjà, elle se sépare de lui avec une sèche inclination de tête, et regagne la table de ses amies. L'orchestre attaque une voluptueuse *rumba*. Il est resté au bord de la piste, en souriant vaguement. Sans doute pour avoir l'air moins délaissé.

Assis seul à sa table, il conjure à sèches gorgées de punch un sentiment d'oppression qui l'étouffe comme le faix d'une fatalité. Les regards qu'il jette encore vers la pénombre où elle s'est évanouie sont dépourvus d'aménité.

Après quelques punchs et quelques danses moins assurées, il quitte la salle. Est-elle toujours présente dans la pénombre de la salle? En tout cas, impossible de l'apercevoir à nouveau ce soir sous

les projecteurs multicolores de la piste de danse.

Pour une fois qu'elle rencontre un homme qui sait danser, c'est un *cœur d'artichaut* qui tombe publiquement en pâmoison dès le premier tango! Et susceptible avec ça : il n'est pas revenu l'inviter. Elle se sent même un peu furieuse contre elle-même... mais surtout d'abord contre ce sale type! Le genre qui croit que la danse n'est pour les femmes qu'un prétexte pour leur tomber toutes chaudes dans les bras. Tous les mêmes.



CATASTROPHE



"Kata", signifie vers le bas et "strophe" (ou *strophé*) évoque le tournant ou l'idée du retournement. Voilà comment les Grecs ont forgé le terme *catastrophe*, un mot bien partagé par tous les peuples européens. Ainsi nous obtenons *katastrophe* pour les Allemands, *katastrofi* pour les Finlandais, *katasztrófa* du côté de la Hongrie, *katastrof* en Suède et même *katastrofa* chez les Sames du Nord. On retrouve la même structure et

la même origine grecque partout ailleurs: *catástrofe* au Portugal, en Catalogne, en Italie, en Espagne et même chez les Néerlandais. Ou avec un K, comme *katastrofe* au Danemark, chez les Frisons, en Norvège ou en Pologne. Rarement les Européens ne se sont aussi bien alignés!

Mais évidemment les rares langues d'Europe continentale à s'écarter de la structure originelle du mot "catastrophe" sont le basque et le breton. La catastrophe se dit *hondamenti*, chez les premiers et *gwalleur* chez les seconds. Où sont-ils allés dénicher ça? Pas chez les Grecs en tout cas!

Dès lors, faut-il imaginer que les événements que nous nommons tous plus ou moins de la même manière n'ont pas cours chez eux? Ou alors, s'ils ont cours, ces événements prendraient-ils des formes différentes? Plus aimables, qui sait? Ou pire peut-être: dépassant d'une telle ampleur ce que nous désignons communément sous ce terme de *catastrophe* qu'il y fallait un mot à la fois plus grand et plus fort et certainement plus intime! Davantage ancré dans le lit d'une langue sensible et qui puisse dire sans emprunt à quiconque que cette catastrophe est bel et bien "notre catastrophe" et pas une autre. Pas celle des autres. C'est une possibilité que l'on comprend aisément chez les Basques, tant leur langue est étrangère à toutes autres influences, à toutes racines connues, à tout lien culturel ou social. Mais le breton? Puisque l'on pense qu'il s'agit d'une langue celtique brittonique, apparentée au cornique et au gallois, c'est-à-dire au fond, une langue proche de celles parlées de l'autre côté de la Manche et puisque l'on fait souvent trop vite le chemin de penser que l'anglais pourrait constituer sinon un pôle d'attraction, du moins le foyer possible d'une langue commune, on s'attend à quelques apparentements entre les unes et les autres... À l'évidence, il n'en est rien. Car si l'anglais prononce "*catastrophe*" pour signifier catastrophe, les Gallois disent *trychineb*, les Gaélique *mòr-thubaist*, les Irlandais *tubaiste* et un peu plus loin les Islandais *hörmung*, même si leurs influenceurs linguistiques européens ont tout comme nous, adopté les racines grecques!

Cette manière de dire des peuples minoritaires parlant le gallois, le gaélique ou l'irlandais ne devrait-elle pas finalement nous conforter sur la piste esquissée plus haut: à événement intime d'un peuple vivant à l'écart des autres doit correspondre un mot qui lui est propre, un mot qui n'emprunte à aucune des grandiloquences des continentaux emberlificotés depuis des siècles dans la démesure de leurs guerres intestines. Ils nous disent ainsi ce que les catastrophes ont de privé, de personnel, de profond et de viscéral. Ils nous disent que leurs douleurs n'ont rien de commun avec celles de nos vastes catastrophes continentales et qu'il n'est pas besoin de forger de grands mots pour désigner de grands malheurs. À cet égard, on pourra sourire avec la langue parlée des Juifs ashkénazes qui pour parler de catastrophe - et c'est un domaine qu'ils connaissent bien! - disent simplement: *umglik*. En

entendant ce mot de *umglik*, j'ai dans l'oreille ce classique bidouillage de la langue allemande avec le mot *unglücklich* (*malchanceux*). Ainsi, le Yiddish, langue de tous les humours, de l'autodérision et de la litote réunis se contente-t-il, pour désigner une catastrophe, de dire le plus simplement du monde: pas de bol! En disant le moins... qui dit mieux?



CHER PASSÉ



Elle a oublié

le café dans le buffet
le plomb sur le feu

de vider ses papiers
de falsifier les poubelles

de fermer la nourrice
de prévenir le gaz

Elle se souvient pourtant de la minuscule reproduction de Guernica en noir et blanc dans l'encyclopédie périmée à la lueur de la lampe quatre volts cinq sous les draps

Elle a oublié

les corbeaux sur la plus haute branche
le rossignol sur nos plaines

l'irréparable à demi pardonné
la faute avouée au coin de la rue

les quinze ans de sa fille
un anniversaire en prison

Elle se souvient encore de la couleur du ciel des larmes du chat à la fenêtre des petits coquillages retrouvés sur la grève à la même place d'un soupir des morceaux de chocolat cachés dans l'herbe

Elle a oublié

la parole qui rôde
la mort donnée

le grand nain
le septième petit dictateur

son cher passé dans le tiroir
le linge de corps dans les effusions de sang

Elle se souvient toujours de l'épaule nue posée sur les toits de sa ville effleurée dans un chuchotis couleur de soie des décombres indécents au vu et au su des berceaux vides.



LE REGARD DE L'ABSENCE



Je fixe avec audace
Le regard de l'absence
Ce vide que j'enlace
Imaginant leurs présences



Mais ils ne sont plus là
La vie les a abandonnés
En tenue de soldats
Meurtris, presque ignorés



Les idées les plus folles
Traversent mon esprit
J'ai soudain le mauvais rôle
Dans ce duel avec la vie

Croyant en leur devoir
Ils avaient tous aux lèvres
L'ultime soupir d'espoir
Brisant leur dernier rêve

Les mots me fuient
Se cachent
Dans un coin de la nuit
Sans ombre et sans bruit

Ce que je n'ai pas dit
Que je n'ai pas vu
Pas compris
Ni même entrevu



Ils sont là
Tout autour
Avançant à grands pas
Nuit et jour

Le fiel du mensonge
Les rives de l'abus
Qui me reviennent en songe
Après les avoir bus

C'est en fermant les yeux
Que je les retrouve
C'est là que je les vois le mieux
Que le rideau s'entrouvre

Je fixe avec audace
Le regard de l'absence
Ce vide que j'enlace
Qu'accompagnent leurs présences



Ils me parlent d'un temps
Que j'avais oublié
J'avais vingt ans
Ils étaient mes amis, mes aînés



Le Gars POILDECUTEUR

QUATRE STROPHES

Poisson
D'avril
D'avril
Poisson

Poisson
D'avril
D'avril
Poisson

Poisson
D'avril
D'avril
Poisson

Poisson
D'avril
D'avril

Catastrophe écologique, le dernier Poisson s'est barré!

